

Jean-Louis Langlois : l'accompagnateur

jacques mauger

L'auteur retrace les étapes d'un parcours où la question de la transmission de la psychanalyse est centrale. L'histoire « psychanalytique » de Jean-Louis Langlois est marquée de tournants inattendus. D'abord son long périple américain pendant lequel il découvre, en anglais, l'influence freudienne à travers plusieurs analystes européens de langue allemande immigrés aux États-Unis depuis la guerre. C'est là aussi où il s'initie à la psychanalyse française dont il fera écho dans certaines publications hospitalières locales. Revenu au Québec, il contribue à intéresser ses jeunes collègues tant à une lecture plus approfondie des textes freudiens qu'à une intégration critique des différents courants post-freudiens. Son influence reste déterminante dans notre milieu quant à l'inséparable conjonction dans la pratique psychanalytique de ses axes cliniques et théoriques, et plus particulièrement dans la mise à l'épreuve des limites de l'analysable.

C'était au temps enviable des formations spécialisées à l'étranger. Après les études classiques au Collège Brébeuf et le cours de médecine à l'Université de Montréal, il fallait partir. Jean-Louis Langlois choisit de se rendre aux États-Unis. À l'automne 1948, il se retrouve résident en psychiatrie au Butler Hospital de Providence dans le Rhode Island. Il y restera pendant quatre ans avant d'entreprendre sa formation de psychanalyste à Boston d'où il ne reviendra à Montréal que dix ans plus tard. Quatorze années d'immersion dans la vie américaine de l'après-guerre, avec femme et enfants, ce long séjour aura aussi inclus deux ans de service militaire obligatoire à Fort Knox dans le Kentucky.

Pourtant, on se serait attendu à ce que Jean-Louis Langlois eût préféré la France comme plusieurs de ses collègues de ce temps-là. Avec son penchant littéraire du début de l'âge adulte, il collaborait déjà à la revue *Amérique française*. De plus, il avait été très tôt exposé à l'influence française prédominante en neuropsychiatrie depuis les années vingt à travers son père, Edgar Langlois qui fut d'abord résident puis collaborateur d'Albert Prévost, le fondateur de l'Institut psychiatrique qui porte son nom. Après la mort prématurée de ce dernier, le docteur Langlois-père dirigea pendant quinze ans ce qu'on appelait alors le Sanatorium, avant de mourir soudainement à son tour dans la quarantaine. Jean-Louis Langlois avait alors dix-huit ans. Son père aura été, avec Albert Prévost, un des pionniers montréalais de la psychothérapie des « maladies nerveuses » inspirés en cela par les disciples de Charcot, les neurologues français Déjerine, Dupré, Babinski, Marie, Long et Jumentié, qui avaient commencé à pratiquer une certaine forme d'écoute attentive au pouvoir de la suggestion – comme, à la même époque, un certain Freud s'y exerçait à Vienne depuis quelques décennies.

Plus tard, au cours de ses études de médecine, Jean-Louis Langlois fait la connaissance du Père Noël Mailloux, directeur de l'Institut de psychologie du temps, qui l'invite à assister aux rencontres du Montreal Psychoanalytic Club que ce dernier anime avec Miguel Prados. C'est là qu'il entendra pour la première fois quelques-uns des psychanalystes américains qui deviendront ses maîtres plus tard, principalement Gregory Zilboorg et Edward Bibring.

C'est à Providence, à partir de 1948, qu'il bénéficiera de l'influence plus immédiate et constante de Zilboorg, dont le livre *History of Medical Psychology* l'avait beaucoup impressionné en tant qu'aperçu éclairant de plusieurs constituants de la découverte psychanalytique. Zilboorg, en tant que clinicien, encourageait une attitude toute simple - mais combien difficile à maintenir parfois - attitude que son jeune collègue d'alors s'est efforcé de privilégier depuis lors : « Comment ne pas avoir peur des patients, » avait l'habitude de dire Zilboorg, lui qui s'intéressait souvent aux plus malades d'entre eux, cherchant à préserver une disposition d'écoute indépendante des catégories diagnostiques préétablies. C'était à une époque, faut-il le rappeler, où les médicaments tranquillisants et anti-psychotiques n'étaient pas encore disponibles.

Quelques années plus tard, à Boston, là où Jean-Louis Langlois avait entrepris sa formation psychanalytique proprement dite tout en travaillant comme psychiatre au Massachusetts Mental Health Center dont le département de psychiatrie était affilié à l'Université Harvard, il profita d'un milieu professionnel et intellectuel d'un éclectisme qu'il ne soupçonnait pas. Il y avait Helene et Felix Deutsch, Greta et Edward Bibring, Beata Rank, Lydia Dawes et Elizabeth Zetzel, des analystes européens de l'entourage de Freud qui, pour la plupart, avaient émigré avant ou pendant la guerre de 1939-45. Elizabeth Zetzel, notamment, analysée par Ernest Jones, était celle qui donnait un séminaire d'introduction à l'œuvre de Mélanie Klein. Non seulement présentait-elle, pour la première fois dans un institut psychanalytique en Amérique, ces idées nouvelles, mais elle importait ainsi toute la controverse qui s'était développée à Londres entre Klein et Anna Freud suite à leurs positions respectives à propos de l'analyse des enfants.

À l'Institut psychanalytique de Boston, Jean-Louis Langlois a bénéficié de la présence d'Américains remarquables, tels que Ives Hendrick, Elvin Semrad et Louis Chase et, plus particulièrement, Arnold Modell, un collègue devenu un ami, qui contribuait déjà à faire connaître à son entourage D.W. Winnicott, un auteur alors pratiquement inconnu aux États-Unis. Mais, au-delà de tous ces cliniciens et de leurs contributions, c'était une vision singulière de la pratique psychanalytique qui commençait à émerger dans ce milieu. Comme dans tous les grands instituts de psychanalyse, à Boston, la formation des candidats était centrée en priorité sur le traitement des névrotiques. Mais tout ne s'arrêtait pas là car, aux États-Unis d'après-guerre, la popularité de la psychiatrie « dynamique », inspirée de la référence à l'Inconscient freudien, donna lieu dans les milieux psychanalytiques à un mouvement d'expansion des indications de la psychanalyse. C'est ainsi qu'au cours des années '50, à la question de l'analyse classique des névroses s'ajouta celle de l'analysabilité des troubles du moi (« ego defenders »).

À New York, pendant plusieurs années, Kurt Eissler, par son influence, avait beaucoup contribué à restreindre la psychanalyse au champ des névroses en soutenant que le seul instrument technique authentiquement psychanalytique était l'interprétation. Mais il y avait un peu partout d'autres analystes moins rigides comme Robert Knight, Leo Stone, Edith Jacobson, Ives Hendrick, pour ne nommer qu'eux parmi ceux qui ont développé l'approche des cas non névrotiques.

À Boston même, Elvin et Grete Bibring, Helen Deutch (rappelons-nous sa notion nosographique d'« as if personality »), I. Hendrick et E. Semrad recevaient en psychothérapie des « borderline », des personnalités narcissiques, des déprimés qu'ils traitaient avec toute la rigueur psychanalytique. On encourageait ainsi chez les candidats l'approche de ces cas difficiles tout en réservant le divan, du moins jusqu'aux années soixante, aux seules analyses de névrotiques, de sorte que les cas supervisés pour répondre aux exigences de L'Institut, étaient, en principe, limités à ceux-ci. D'un autre côté, les séminaires initiaient formellement à la pensée des auteurs britanniques kleiniens et post-kleiniens (S. Isaacs, H. Segal, H. Rosenfeld) et d'autres analystes qui traitaient des psychotiques, comme Frieda Fromm Reichman. Cette situation constituait donc une expérience exceptionnelle de remise en question des critères d'analysabilité.

À Boston, l'ouverture à Klein était unique en Amérique, de même que l'accès à la discussion des controverses qu'elle avait soulevées. Par ailleurs, bien des analystes comme Beate Rank, Lydia Dawes étaient liées à Anna Freud. Milieu diversifié s'il en fût. En revanche, le rapport à Freud et à son œuvre restait primordial. La question de ce qui pouvait être mis au travail par une pratique analytique véritable était reprise, quelle que soit la forme de la demande.

« Il s'agissait d'apprendre à écouter autrement » nous rappelle Jean-Louis Langlois. « Avant de s'occuper de transfert, il fallait prendre en compte son contre-transfert dans toutes ses dimensions. La découverte du concept d'identification projective dans la communication transféro-contre-transférentielle et la lecture du texte de Winnicott sur *La haine dans le contre-transfert* ouvraient à ce propos des horizons inattendus. »

L'enjeu était d'intégrer le fruit des expériences psychanalytiques avec les enfants, non seulement celles déjà mieux connues d'Anna Freud et de ses disciples, mais surtout ce que la pratique de Mélanie Klein apportait de nouveau en Amérique et, à sa suite, l'apport si précieux de Winnicott sur les conditions de création d'un « espace transitionnel » précurseur de toute symbolisation. N'oublions pas que tout cela – qui peut nous sembler aujourd'hui, vu d'ici, comme allant de soi – se passait il y a cinquante ans aux États-Unis, là où on reste, même de nos jours, généralement réfractaire aux théories kleiniennes et à la pensée de Winnicott.

Au même moment, Jean-Louis Langlois assurait des responsabilités cliniques de plus en plus importantes tant à Providence où il en vint à diriger le Out-Patients Clinic du Butler Hospital qu'à Boston, avant et après son service militaire, où il

occupa un poste semblable au Mass Mental Health Center, acquérant ainsi une expérience diversifiée dont sa formation de psychanalyste allait grandement bénéficier.

L'influence française

On se rappelle que Jean-Louis Langlois avait été très sensible à la littérature française dès l'âge des « humanités », collaborant activement à la revue *Amérique française*. Mais c'est encore à ce même Gregory Zilboorg (dont il serait intéressant de mieux connaître l'histoire, lui qui semble avoir joué un rôle si déterminant dans nos filiations psychanalytiques québécoises) qu'il dut d'avoir été incité à lire les publications de la psychanalyse française. *La psychanalyse d'aujourd'hui*, entre autres, ouvrage publié en 1955, était un recueil d'écrits qui voulaient rendre compte de la pensée de psychanalystes comme Sacha Nascht, Maurice Bouvet, Pierre Marty, Michel Fain, Francis Pashe et d'autres sur les développements les plus récents de la pratique analytique de ce temps-là. On sait combien la prise en compte de la théorie des « relations d'objet » d'importation britannique avait suscité de débats dans les différents milieux psychanalytiques parisiens. Il y eut aussi les textes novateurs de Daniel Lagache dont on se rappellera l'importance dans le développement d'une perspective structurale de la constitution du Moi, d'un point de vue psychanalytique rigoureusement différenciée d'une simple psychologie du moi à la Hartmann, dominée par le critère de l'adaptation.

Cette effervescence de la pensée psychanalytique française le rejoignit tant et si bien que Jean-Louis Langlois, dès 1957, commença à faire, de façon régulière, des recensions d'articles et de livres d'auteurs francophones dans la revue américaine *Comprehensive Survey of Current Psychoanalytic Theory and Practice*. Aux psychanalystes français déjà mentionnés, se sont ajoutés les travaux des Racamier, Séchewaye, Benassy et plusieurs autres. C'est ainsi que, petit à petit, le lien à la francophonie psychanalytique se retissait tout en préparant, en un sens, la rentrée à Montréal de Jean-Louis Langlois, rentrée qui ne devait avoir lieu qu'en 1962.

Camille Laurin était alors directeur médical de l'Institut Prévost. Jean-Louis Langlois le connaissait bien car Laurin avait travaillé au Boston State Hospital en 1954. D'une toute autre façon, en retrouvant l'Institut après le long séjour américain, il revenait chez lui à plus d'un titre. « J'ai été très spécialement ému de pouvoir observer dès le premier jour les signes familiers de cette belle tradition de conduite et d'attitudes respectueuses envers les malades, qu'Albert Prévost et Edgar Langlois – mon père - avaient tant contribué à fonder, il y a 75 ans¹. » Il y fut nommé responsable de l'enseignement aux résidents en psychiatrie et contribua, avec d'autres, à ce que « Prévost » devint, pendant plus d'une décennie, un premier choix pour une formation psychiatrique principalement enrichie par les apports de la psychanalyse. Lui qui avait été Clinical Instructor à Harvard, il sut faire profiter ses jeunes collègues de son expérience comme superviseur, participant très activement aussi aux évaluations faites devant le miroir unidirectionnel, toujours prêt à montrer en toute simplicité ses façons de faire avec les patients

qu'on voulait bien lui présenter. Combien ceux qui, comme moi, ont eu la chance d'en profiter s'en rappellent!

À son retour à Montréal, Jean-Louis Langlois avait déjà complété sa formation de psychiatre, passé l'American Board en psychiatrie et neurologie et était déjà membre de la Boston Psychoanalytic Society. Il a donc tôt fait de faire reconnaître ses titres et d'en recevoir des équivalences canadiennes et québécoises. Devenu membre de la Société canadienne de psychanalyse, il participa aux longues et laborieuses discussions qui donneront naissance à la section française de la Société canadienne. Tant et si bien qu'il deviendra le premier président de la Société psychanalytique de Montréal après la fondation de celle-ci en 1969, suite à la division de la Canadienne en deux sections distinctes selon la langue. Il organisa alors, avec Roger Dufresne, un premier congrès ayant pour thème « La transmission de la psychanalyse », une question qui a toujours été un fil rouge dans ses préoccupations, lui qui avait été exposé à des lignées multiples et très diversifiées. Un tel métissage lui permettait sans doute de mieux apprécier l'enchevêtrement des apports provenant des mondes francophones et anglophones. Il faut dire que la décennie 1965-75 a été particulièrement riche en contributions remarquables tant en France, aux États-Unis qu'en Angleterre. Des collègues français, il retint en particulier, suite au Colloque de Royaumont 1966, les textes de Hesnard, Leclair, Laplanche et la critique d'André Green. Mais c'est la parution, l'année suivante, du *Vocabulaire de psychanalyse* de Laplanche et Pontalis qui l'incita à relire l'œuvre de Freud en portant une attention renouvelée aux textes métapsychologiques. Quelques années plus tard, ce seront *Vie et mort en psychanalyse* du même Laplanche et *Le discours vivant* d'André Green qui l'accompagneront dans son travail d'approfondissement conceptuel toujours mené à partir d'une pratique clinique diversifiée.

En continuité avec l'expérience hospitalière d'abord prise aux États-Unis puis à l'Institut Prévost, Jean-Louis Langlois se chargea en 1968 de l'enseignement, à l'Institut psychanalytique de Montréal, de « l'approche » psychanalytique des psychoses. Il y présenta non seulement la théorie freudienne et les contributions cliniques de Karl Abraham, où l'étude de la psychose contribuait surtout à l'élaboration de la théorie du moi et du narcissisme, mais aussi ce que son expérience l'avait amené à découvrir -suite aux conseils de Zilboorg, avec Klein, Bion, Winnicott, Lacan, et plus tard Aulagnier, Rosenfeld et d'autres- d'une nouvelle écoute nécessaire en présence de ceux dont le fonctionnement psychique est non réductible à la névrose. Il intégrait dans sa présentation les travaux de Tausk sur la régression et « la machine à influencer », ceux de Nunberg, Rado, Deutsh, la notion d'« amour primaire » de Balint, le « moi » de Hartmann, Kris, et Loewenstein, les travaux d'E. Jacobson sur le narcissisme primaire, ceux de Green et Laplanche questionnant la réalité dans la psychose. On y retrouvait aussi les contributions de Rapaport, Gill, Racamier, Lagache, Arlow, Brenner, Federn, Searles, Hendrick et Anna Freud...et d'autres. Nous étions conviés à une table généreuse.

Le séminaire

Quelques années plus tard, en 1971, Jean-Louis Langlois offrit un tout nouveau séminaire intitulé simplement « Séminaire de métapsychologie ». Dès lors, et pendant presque vingt ans, il recevra chaque semaine, dans sa bibliothèque, ceux et celles qui voulaient bien s'y retrouver pour discuter « à partir de Freud » de la nécessité et des conséquences de la métapsychologie. Quelques générations de candidats vont y puiser la meilleure inspiration qui soit : la pensée de Freud y était abordée par notre hôte-animateur avec toute la rigueur nécessaire à un tel parcours. Avant tout, celui-ci savait transmettre à ses invités une conception du rapport à la théorie qui leur était inhabituelle. Il faut dire que notre milieu a toujours privilégié une approche clinique de l'expérience psychanalytique souvent méfiante de l'élaboration théorique jugée défensive. Dans ce séminaire, cette dichotomie de la pratique analytique étaient constamment remise en cause pour retrouver le fondement dialectique de la pensée freudienne. « On ne fait pas de psychanalyse sans métapsychologie », voilà bien ce que retenaient les participants même si l'atmosphère entretenue par notre hôte ne favorisait en rien les slogans réducteurs.

C'était avant tout un séminaire de lecture doublé d'une réflexion sur l'acte de lire et d'écrire comme complément inséparable de l'activité de pensée inhérente au travail en séance. Le caractère approfondi de prise en compte de l'ensemble de l'œuvre freudienne permettait aussi d'en faire ressortir les temps forts, les renouvellements conceptuels et aussi les rapports constamment remodelés entre la théorie et la technique analytiques, changements obligés par une expérience clinique attentive à l'inconnu qui déborde si souvent le supposé familier. C'était aussi l'occasion répétée de joindre activement la communauté des auteurs psychanalytiques qui, à partir du texte fondateur de Freud, ne cessent d'interroger une expérience troublante que chacun contribue à découvrir/recouvrir.

Ce séminaire, où Jean-Louis Langlois donnera le meilleur de lui-même, continuait d'évoluer à son rythme. Après plusieurs années passées à l'étude de la métapsychologie proprement dite, le cœur de la réflexion se déplaça, assez naturellement, et en vint à poser l'exigence de la pensée théorique entre la clinique et la technique. À ce point, il s'agissait de faire ressortir, dans chacun de ces registres, les réaménagements que la pratique psychanalytique contemporaine semblait nécessiter, suite à l'ouverture de son champ d'application. Fallait-il réinventer une métapsychologie plus à même de rendre compte de ce que certains appelaient déjà un changement de paradigmes? Autant de questions à mettre au travail.

Souvent, en septembre après la suspension de l'été, un nouveau texte de relance attendait les participants. Parfois quelques pages, parfois un travail beaucoup plus élaboré, résumaient le chemin parcouru et proposaient une direction pour les rencontres de l'année qui commençait. Il faut dire qu'à ce séminaire on y venait et on en repartait selon ses besoins, chacun y trouvant la place qui lui convenait : candidats, membres, jeunes, moins jeunes. C'est que notre hôte se souciait autant du parcours des nouveaux arrivants, à qui il ne se contentait pas de souhaiter la bienvenue, que de ceux qui, après plusieurs années, commençaient parfois à donner

des signes d'impatience, l'air de ne plus y trouver leur compte. Ceux-ci étaient alors encouragés par Jean-Louis Langlois à former, à leur tour, leur propre séminaire. De toute évidence, le renforcement du rapport maître-disciple n'était pas le genre de la maison.

Par ailleurs, les réflexions qui avaient pris corps petit à petit dans les discussions en séminaire permirent à celui qui les avait animées de les reformuler pour en faire profiter, à l'occasion, un plus large auditoire. Il faut dire que sa patiente démarche en était venue à constituer un propos riche et rigoureux, d'une grande pertinence sur les modifications de la pratique analytique.

En 1982, lors de l'assemblée scientifique annuelle de la Société canadienne de psychanalyse, Jean-Louis Langlois accepta d'être le discutant invité d'une table ronde au cours de laquelle cinq analystes présentaient les principales orientations de la pratique à ce moment-là : Clifford Scott, le point de vue kleinien; Eva Lester, celui des relations d'objet dans le cadre de la Psychologie du moi; James Naiman, la cure classique, Alan Kindler, la Psychologie du self et enfin Pierre Doucet, le narcissisme dans l'œuvre de Jean Bergeret et de Bela Grunberger. Il profita de l'occasion pour relier les techniques courantes, qui venaient d'être exposées en parallèle, à ce qu'il appela alors « l'évolution générale de la théorie et de la technique dans une perspective historique. » Sa familiarité avec l'histoire de la pratique psychanalytique et sa profonde réflexion sur le développement des théories freudiennes et post-freudiennes lui permettait – dans notre milieu, il était sans doute le seul à pouvoir le faire – de situer chacun de ces courants plus contemporains dans leur rapport avec la découverte de Freud, tant ce qu'ils en retiennent et prolongent que ce qu'ils en oublient ou méconnaissent. Dans ce court commentaire, en guise de discussion, Jean-Louis amorçait l'étude systématique qu'il continuera en 1986 de façon plus élaborée, soit celle de la psychanalyse des états non-névrotiques, problème central pour l'avenir de la psychanalyse, réitérant ainsi la question qui n'avait cessé de l'interroger depuis sa formation de psychanalyste à Boston.

« Le paradoxe de notre pratique réside dans le fait de travailler de plus en plus fréquemment avec des patients non-névrotiques dans un cadre créé par Freud, au temps du chapitre VII de *L'Interprétation des rêves*, pour l'analyse des névroses de transfert exclusivement. » Voilà comment se formulait le problème – qui nous confronte toujours aujourd'hui – lors d'un colloque à la Société psychanalytique de Montréal, en 1986. Cette fois-là, dans un travail encore plus détaillé où étaient rappelées les principales contributions des analystes francophones et anglophones qui s'étaient déjà prononcés sur ce sujet controversé, il examina très attentivement les conditions de possibilité du fonctionnement psychique (la pensée), tant celui de l'analyste que celui du patient, et ce qui déterminent chez l'un et l'autre les limites du « symbolisable », éventuellement de l'« analysable. »

Dix ans plus tard...

La « *Revue canadienne de psychanalyse* » – publication de la Société du même nom – demande à Jean-Louis Langlois de faire, en quelques pages, la recension

du livre *Transmission de la vie psychique entre générations* de R. Kaës, H. Faimberg, M.Enriquez, et J.J.Baranes. Il accepte et, quelques temps après, il fait parvenir au comité de rédaction un commentaire de 85 pages – qui sera publié en deux temps par la suite dans la revue – dans lequel il rappelle et discute non seulement les textes des différents auteurs rassemblés dans ce livre déjà consistant, mais il y intègre l’apport de plusieurs autres auteurs sur le même sujet. Il réussit ainsi à rassembler tout ce monde dans un débat élargi sur cette vaste question toujours actuelle de ce qui, pour la structuration de la vie psychique d’un point de vue psychanalytique, relie l’intrapyschique à l’interpsychique (l’intersubjectif et l’intergénérationnel).

Comme au meilleur temps du séminaire évoqué plus haut.

Il faut dire que cette question de « la transmission de la vie psychique » a déterminé son parcours de chercheur inlassable, autant dans l’échange transférentiel entre l’analyste et le patient que dans ce qui se transmet d’un analyste à un autre analyste à partir de ce qui nous vient des textes de Freud constamment remis au travail.

Pour conclure...

Jean-Louis Langlois a toujours été un grand lecteur. Il l’était avant de devenir psychanalyste, il l’est toujours aujourd’hui, gardant côte à côte sa pratique psychanalytique quotidienne et la fréquentation constante des auteurs qui lui sont devenus de si fidèles accompagnateurs qu’il ne peut plus s’en passer. C’est de la coexistence de ces deux activités, chez lui inséparables, qu’il a toujours témoigné en privé comme en public. On a pu regretter parfois que le meilleur de son temps ait été à ce point consacré à ce que les autres ont énoncé, comme s’il devait d’abord rendre compte explicitement de l’agencement de ces différents cheminements avant de permettre à son tour, et trop modestement, à sa propre pensée de se manifester. Mais, avant tout, il est celui qui a contribué de façon constante à nous faire découvrir et redécouvrir l’œuvre de Freud, devant laquelle, il faut le reconnaître, une certaine humilité devrait aller de soi.

En revanche, même s’il a été « formé » à la psychanalyse dite orthodoxe, celle où la cure-type est le modèle prévalent, c’est le pôle de la psychose – et du fonctionnement psychique s’en approchant – qui a suscité depuis longtemps chez Jean-Louis Langlois plus d’investissement et de recherche que celui de la névrose; et s’il s’est éloigné du traitement hospitalier des patients psychotiques à son retour au Québec, après une quinzaine d’années de responsabilités cliniques dans des hôpitaux américains, il n’en a pas moins intensifié sa réflexion sur les troublantes remises en question que les cures de « non-névrotiques » ont imposé à sa pratique de psychanalyste en bureau privé, toujours à renouveler le mode d’écoute de celui qui cherche plus à se laisser surprendre qu’à retrouver ce qu’il croit déjà savoir.

Ce cheminement en a fait un superviseur hors pair, dont nous sommes nombreux à avoir bénéficié. Je me rappelle ma première expérience de supervision avec Jean-Louis Langlois. C’était à l’Institut Prévost où je commençais une

formation de psychiatre. La marche était haute entre lui, le psychanalyste expérimenté et moi fraîchement débarqué de la médecine, en train de lui présenter mes premiers balbutiements interprétatifs. Et pourtant... il a su me faire partager ses propres questions et inquiétudes dans une situation similaire à celle dans laquelle j'étais empêtré. Plus tard, dans le cadre de l'Institut de psychanalyse, de nouveau mon superviseur, je retrouve chez lui cette disponibilité qui me fait apprécier à sa plus juste valeur le rôle du superviseur comme véritable collègue. Celui auquel se référerait sans doute François Perrier quand il disait que : « Pour faire de la psychanalyse, l'analyste doit avoir un patient et un collègue. » Plus encore, avec Jean-Louis Langlois, c'est un accompagnateur, au sens musical du terme, que l'analyste-consultant découvre. Il sait si bien faire entendre les différents registres sous-jacents à ce qui lui est présenté, puisant moins dans son savoir que dans un mode d'écoute sensible aux échos « harmoniques » en lui et chez celui qui rapporte les paroles et les voix d'une séance donnée. Et surtout, cette façon de soutenir l'interprète, sans jamais jouer plus fort que lui. Du grand art!

À propos de la pratique clinique et théorique dont il fait état, depuis longtemps un familier des conflits de « relation d'objet » particulièrement identifiés à travers la nosographie des névroses de caractère et des états-limites, Jean-Louis Langlois ne s'en est jamais tenu pour autant à cette seule dimension – comme semble le privilégier la tendance des dernières décennies chez bon nombre d'analystes. Pour lui, « la coexistence chez un (tout) sujet de conflit libidinal névrotique – moi/ça – et de conflit de relation d'objet – moi/ objet de la réalité – exige qu'on identifie le niveau de fonctionnement psychique propre à celui dont on parle. » (Langlois, 1970) Sa longue réflexion sur les théories des pulsions en psychanalyse – notons au passage sa connaissance approfondie des travaux d'André Green – l'a toujours incité à retrouver le destin de celles-ci même là où le relationnel (moi-objet) tenterait de tenir lieu de tout, en faisant valoir qu'ultimement « c'est le rétablissement du processus de symbolisation secondaire qu'il s'agit de dégager de son axe primitif d'introjection-projection, pour l'affranchir des données sensorielles trop immédiates. » (Langlois, 1970). Un programme qu'il a de cesse de remettre sur le métier.

Depuis quelques années, Jean-Louis Langlois s'est fait encore plus discret à la Société et à l'Institut, se limitant à sa pratique quotidienne de psychanalyste, de sorte que les plus jeunes parmi nous ne le connaissent pas. Mais, de nos jours, quand la discussion s'engage sur les « limites » de l'écoute psychanalytique, il n'est jamais bien loin. Pour plusieurs, même à notre insu, sa façon d'être psychanalyste continue de nous accompagner...

jacques mauger

40, bates, bureau 228,
outremont, qc h2v 4t5

Notes

1. Mercredi 20 octobre 1993, tiré d'une conférence sur les origines du Pavillon Albert-Prévost de L'Hôpital du Sacré-Cœur.

Références

Langlois J.L., 1997-98, Transmission de la vie psychique entre génération, *Revue canadienne de psychanalyse*, Vol. 5, No. 1 et 2.

Langlois J.L., 1993, *De la fondation du Sanatorium Prévost, en 1919, à l'année 1941*. Texte inédit.

Langlois J.L., 1975, 76, 78, 79, *Séminaire de métapsychologie, Textes d'introduction*. Textes inédits.

Langlois J.L., 1982, *Discussion inaugurale à la neuvième assemblée scientifique annuelle de la Société canadienne de psychanalyse*. Texte inédit

Langlois J.L., 1986, *Présentation inaugurale : Évolutions de la technique psychanalytique, Colloque de la SPM*. Texte inédit.

Langlois J.L., 1954, Charcot : Clinician and Teacher, *Bulletin of the Isaac Ray Medical Library*, vol. 2, no. 1.

Langlois J.L., 1970, *Théorie psychanalytique des psychoses*. Texte inédit.

Quintal L., 1994, Jean-Louis Langlois, premier président, *Bulletin de la SPM*, vol. 7.